Mémoires de Frédéric-Louis Conrad de Nods, ex-sergent-major de la Grande armée de Napoléon 1er

Autor(en): **Schenk, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **31 (1926)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684723

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MÉMOIRES
de FRÉDÉRIC-LOUIS CONRAD
de Nods
Ex-sergent-major de la Grande armée de Napoléon Ier

Dédiés à sa famille et publiés par
le Dr A. Schenk

AVANT-PROPOS

C'était en 1878, un des premiers jours de juillet. Le pasteur de Nods, M. Henri Meyrat, faisait sa visite habituelle aux malades et aux vieillards de sa paroisse. Il ne manqua pas d'aller voir le doyen des habitants de la commune, Frédéric-Louis Conrad, âgé alors de plus de 87 ans et qui, quelques années auparavant, était revenu dans son village natal pour y finir paisiblement ses jours.

Dès qu'il vit le pasteur entrer chez lui, le vieillard, de taille menue et d'humeur joviale, se dressa tout droit de son fauteuil, comme un bon soldat, et la main au bonnet, lui dit: Salut et fraternité, Monsieur le Ministre... et un sourire passa sur son visage absolument glabre.

— Oh, monsieur Conrad, comme vous ressemblez à l'Empereur, s'écria le pasteur. A vous voir ainsi, on croirait vraiment voir Napoléon Ier!

La face du vieillard s'illumina tout à fait et c'est la voix tremblante d'émotion qu'il répondit:

— Vous trouvez, monsieur le Ministre?... Eh bien, vous me faites le plus grand plaisir en me disant cela! Ah, c'est que je l'aimais tant, l'Empereur! Je l'ai vu si souvent quand j'étais soldat de la Grande armée! J'ai eu même le bonheur de toucher sa main en Russie, un jour que je lui tendais sa tabatière qu'il venait de laisser tomber... Ah, c'était un père pour ses soldats!...

Et des larmes brillaient dans les yeux de l'ancien militaire.

Frédéric-Louis Conrad était en effet un vétéran des guerres napoléoniennes, le dernier sans doute, dans notre Jura. Il n'avait pas vingt ans lorsque, en 1811, il quittait son village de Nods, conscrit plein d'enthousiasme pour l'Empereur, et partait avec la Grande armée dont il devait éprouver toutes les vicissitudes et partager toutes les souffrances en Russie et, plus tard, en Allemagne.

Les mémoires qu'il a laissés sur ses campagnes forment un cahier de 39 pages d'une belle écriture serrée et qui ont été conservés pieusement dans sa famille. Ces mémoires méritent d'être publiés comme tout ce qui a trait à la mémorable époque où ils se déroulent. Conrad les a écrits pour sa famille et non pour le public. L'auteur n'a donc pas voulu faire œuvre d'historien. La tâche, il le reconnaît lui-même, eût été au-dessus de ses forces, car notre compatriote savait le maniement du fusil mieux que celui de la plume et il n'a jamais fréquenté d'autre école que celle de son village. On ne saurait donc attendre de lui ni l'orthographe ni le style d'un Académicien. Sa composition est même si laborieuse qu'assez souvent il n'arrive pas au bout de sa phrase et que, croyant relever son style, il emploie fréquemment le terme impropre ou l'expression savante que, de toute évidence, il n'a pas tout à fait comprise. J'ai donc dû revoir son texte; je puis toutefois garantir que je n'ai jamais, ce faisant, trahi sa pensée et que j'ai respecté autant que possible son langage et surtout ses manières de parler pittoresques.

Frédéric-Louis était d'une modestie vraiment touchante et ses Mémoires frappent par l'accent de vérité qui en émane. C'est à peine s'il parle de sa famille. Il ne nous dit pas qu'il était le fils de Frédéric-Louis Conrad, forgeron, et de Rose-Henriette Rollier, de Nods, ni que son frère Louis devint soldat comme lui et mourut pour la France. Il ne nous dit pas non plus que, de sa vaillante femme Augustine Sémon, de La Ferrière, il eut treize enfants, dont huit vécurent et firent souche, excepté Estelle, la tante Estelle du Sel, comme on l'appelait à Nods, et qui mourut en 1916. Les fils étaient, au demeurant, comme lui-même, du bon bois de la montagne de Diesse, car ils atteignirent presque tous un âge aussi avancé que le sien et l'un d'eux, Adolphe, suivit ses traces en prenant du service dans la garde du roi de Naples. Il risqua même d'être enterré vivant lors d'une épidémie de choléra: tombé en léthargie, il revint à lui dans la morgue où il avait été transporté comme mort.

Frédéric-Louis avait plus de 82 ans quand, en 1873, il quitta son bureau de receveur des douanes de Miécourt; il se retira à Nods où il put encore jouir cinq ans de sa retraite bien méritée et où il s'éteignit le 20 juillet 1878.

A. Schenk.

Frédéric-Louis CONRAD de Nods
1791 - 1878

AVERTISSEMENT

Je dois prévenir le lecteur qu'en écrivant ces mémoires, je n'ai pas eu en vue l'immortalité. Je ne peux pas même prétendre à la qualification d'écrivain. Le peu que je sais, je l'ai appris à la médiocre école du village de Nods, mon lieu d'origine. Conséquemment, j'ai dû, pour acquérir les connaissances que je possède, sacrifier une bonne partie des plaisirs du jeune âge.

Le seul motif qui m'a engagé à écrire, c'est de laisser à mes enfants un narré des campagnes que j'ai faites comme soldat de l'Empereur et des souffrances que j'ai endurées dans la retraite de Russie et en Allemagne, de 1812 à 1814. Je me contenterai de parler de ce qui me concerne particulièrement et ne ferai pas l'historique des campagnes auxquelles j'ai participé.

F.-L. Conrad.

Je suis né le 6 mai 1791 à Nods, sur le plateau de Diesse. Mon enfance a été celle d'un gamin de village, assez vif et dégourdi. Lorsqu'en 1798, les troupes de la République française prirent possession de notre pays, je n'avais que sept ans. Mais déjà je sentais poindre en moi un goût prononcé pour la vocation militaire. Je m'esquivais souvent de la maison paternelle pour aller à la salle d'armes admirer les soldats faisant l'exercice et je regrettais de n'être pas né treize ans plus tôt pour pouvoir être soldat, moi aussi.

Ce n'était pas là le sentiment de ma mère: elle s'affligeait en pensant que dans quelques années, je serais à mon tour appelé à servir ma nouvelle patrie. Je n'avais pas atteint mes quinze ans que la pauvre femme se préoccupait de tous les moyens qui pourraient me faire exempter du service militaire. En 1804, Napoléon, qui venait de créer l'empire, avait fondé à Paris un lycée dans lequel pouvaient entrer les jeunes protestants désirant se vouer à la théologie. Il suffisait de payer une fois pour toutes 1200 francs. C'est sur cette vocation que s'arrêtèrent mes parents dans le but de m'exonérer du service. Mais dès que je sus réfléchir, je refusai formellement d'entrer dans le clergé, état qui ne me convenait pas du tout, car j'avais le caractère gai et pétulant.

Le 9 mars 1811 eut lieu le tirage de la conscription et je sortis le numéro 9 des 32 hommes que devait fournir le canton de La Neuveville. Nous partîmes le 4 avril, jour qui fit couler bien des larmes à mes parents et à mes amis. Arrivés à Colmar avec les conscrits des cantons de Bienne, Courtelary, Moutier et Delémont, nous fûmes disloqués dans les corps de troupes dont nous devions faire partie. Je fus attribué au 6me hussards qui avait son dépôt à Paris.

D'abord ma joie fut grande d'entrer dans la cavalerie. Mais subitement je me souvins que ma mère m'avait fait promettre avant mon départ de ne pas devenir cavalier et je changeai d'arme par respect pour elle, quoique cela contrariât beaucoup mes goûts.

Je réclamai donc et j'obtins de faire partie des pioupious (infanterie) du 61me régiment, alors en garnison à Hambourg et dont le dépôt était à Worms (Département du Mont-Tonnerre). J'aurais bien voulu être tambour, mais ma demande ne fut pas admise. Dans ce temps-là, très peu de conscrits savaient écrire; de ceux qui possédaient cet art, on faisait souvent des comptables. C'est pourquoi je fus immédiatement inscrit au grade de sous-officier. Après quinze jours de dépôt, j'étais promu caporal. Il faut dire que, déjà avant mon départ de la maison, j'avais appris le maniement du fusil et que je me trouvais en mesure d'en enseigner les principes à une classe qu'on me donna d'emblée à instruire.

Cependant j'étais jeune et très étourdi et je n'accomplissais pas toujours mon devoir comme il aurait convenu à un caporal. Voici comment je débutai dans mon nouveau grade.

Les portes de la ville de Worms se fermaient tous les soirs et j'avais été désigné pour être de garde avec quatre hommes à l'une de ces portes. Je reçus la consigne et les mots d'ordre et de ralliement: *Cologne,* le mot d'ordre et *Coblence,* celui de ralliement. Vers minuit arrive du dehors un cavalier qui se fait connaître comme commandant de place et qui demande le chef de garde: c'était moi. Réveillé en sursaut par le reniflement du cheval qui allongeait sa tête dans le corps de garde, je me lève tout endormi et l'officier me demande le mot d'ordre. L'émotion me l'avait fait oublier, de même que celui de ralliement. Alors le commandant me les remit en mémoire et me prescrivit 24 heures de salle de police. J'aurais voulu être dégradé!

Après un mois de dépôt, notre bataillon se mit en route pour Hambourg où se trouvait le régiment. De Mayence nous fîmes le trajet en bateau sur le Rhin en faisant relâche à Coblence, Cologne et Dusseldorf. De Wesel, dans le Hanovre, nous fûmes dirigés sur Munster, Osnabruck et Brême. D'ici, où nous restâmes un jour, on nous conduisit à Stade, à huit lieues au nord de Hambourg et de là à Cuxhaven sur la mer du Nord. C'est dans cette dernière ville que nous atteignit l'ordre du jour de l'Empereur du 13 août 1811:

Afin que les caporaux et sous-officiers des compagnies soient plus expérimentés dans leurs devoirs,

1. les caporaux qui ne compteraient pas deux ans de service;
2. les fourriers et sergents qui ne compteraient pas trois ans de service;
3. les sergents-majors qui ne compteraient pas quatre ans de service, doivent rétrograder à leur grade précédent.

Tous les rétrogradés formeront une école régimentaire qui pourra être portée à 300 élèves.

Je déposai mes galons avec grand plaisir; ils m'avaient déjà valu deux jours de punition. L'école fut instituée à Bremenwacht (Bremerhaven?), joli bourg sur un canal très animé par le commerce des poissons de mer. Nous y étions comme coqs en pâte, logés chez le bourgeois. Cependant, vers la mi-septembre, notre école dut rejoindre le régiment à Lunebourg où il tenait garnison. Mais nous n'avions aucun service commun avec le régiment qui nous fournissait nos vivres.

Nous étions à peine depuis un mois dans cette ville que des rumeurs de guerre nous parvenaient et que huit des élèves étaient appelés à passer un examen devant l'administration pour reprendre leur grade. J'étais loin d'avoir la moindre envie de redevenir sous-officier. Le peu de progrès que j'avais faits à l'école devait me garantir de toute nomination. Le candidat qui me précédait n'était point dans les mêmes dispositions: il avait travaillé sans relâche pour acquérir l'instruction nécessaire à un caporal. Moi, au contraire, ma grande occupation avait été de faire des niches à mes camarades et de les détourner de leurs études. Plusieurs d'en-

tre eux avaient même obtenu des prix (ouvrages traitant de questions militaires) pour leur assiduité; moi, je n'avais recueilli que des reproches pour mon étourderie.

Jugez donc de mon étonnement quand j'appris que, ce nonobstant, des huit qui furent promus, j'étais choisi premier. Le colonel nous ordonna de nous rendre chez le commandant de place où l'on nous remit notre feuille de route pour Hambourg. Nous devions partir le lendemain et nous rendre auprès du Prince d'Eckmühl (maréchal Davout), où nous recevrions des ordres ultérieurs. Chez le Prince, l'officier de service nous fit écrire quelques lignes de notre composition, et j'écrivis: « Je suis du bois qu'on fait des flûtes, l'on fera de moi ce que l'on voudra ». Un point, c'est tout!

Après avoir examiné nos productions littéraires, le maréchal vint nous disloquer. Il demanda: « Lequel d'entre vous est le bois qu'on fait des flûtes ? » Je m'avançai. « Vous serez, me dit-il, fourrier au 127me régiment de ligne. Les autres seront caporaux au 128me ». Je fus stupéfait de cette faveur qui me plaçait au-dessus de deux de mes camarades, dont l'un avait été fourrier et l'autre sergent-major.

Mais je devais me séparer de mes camarades d'école, car eux avaient à se rendre à Oldenbourg et moi, tout seul, à Lubeck. C'est pourquoi je priai le Prince de me permettre d'aller avec mes camarades au 128me régiment. Il me fit des observations là-dessus, me reprochant de refuser un grade plus élevé et de préférer celui de caporal, car il n'y avait pas de place de fourrier vacante au 128me. Malgré cela, je me décidai pour ce régiment, ce qui prouve que je n'avais point d'ambition, comme la suite le montrera encore.

* * *

Notre feuille de route fut donc visée pour Oldenbourg où se trouvait notre nouveau régiment. Nous arrivâmes à destination après quatre jours de marche et nous nous présentâmes chez le colonel où les sergents-majors étaient justement réunis. Celui des voltigeurs me choisit pour sa compagnie: de tous c'était lui, justement, qui me plaisait le mieux et sans doute que je lui plus également, car j'étais le plus jeune des caporaux et, sans vouloir me flatter, le plus élégant...

Mon sergent-major me conduisit dans son logement que je partageai avec lui la nuit suivante. Le régiment devait partir le lendemain pour Osnabrück. Notre fourrier se trouvant en détachement sur les côtes de la mer du Nord, je fus provisoirement chargé de ses fonctions et je rejoignis les autres fourriers pour aller en avant préparer les logements. Du mois d'octobre 1811 au mois de février de l'année suivante, je remplis ces fonctions sans autre service, jusqu'à la rentrée du fourrier.

Durant notre garnison à Osnabrück, qui dura un mois, nous étions logés chez le bourgeois et bien traités. Mais sur le point de

partir pour les frontières de Prusse, on reçut l'ordre d'envoyer au dépôt du régiment quatre caporaux destinés à être instructeurs. Je devais être un des quatre, mais je n'avais aucun goût pour instruire des recrues, surtout au moment où l'on parlait de guerre contre la Russie, et j'avais la rage de vouloir faire partie de l'expédition. A force de réclamer, j'obtins de rester au régiment. Fin février nous fûmes donc dirigés sur Magdebourg où nous restâmes un mois.

Notre régiment ayant été, à part les cadres, nouvellement formé de conscrits de la dernière levée, je craignais qu'il nous fallût demeurer dans cette ville pour y tenir garnison durant la campagne qui s'ouvrait. Je demandai donc d'être incorporé dans le 5me régiment de hussards qui se trouvait avec nous à Magdebourg et qui devait, dans les prochains jours, franchir la frontière prussienne. Mais je fus trouvé trop faible et de taille trop svelte et je fus écarté. Il me fallut donc me résigner à rester avec les tourlourous, comme on désignait alors les fantassins.

Cependant, après trois semaines de garnison à Magdebourg, nous reçûmes l'ordre de nous diriger sur Berlin. Grande fut ma joie d'aller habiter pour un certain temps la capitale de la Prusse. Nous passâmes par Brandebourg et Spandau, où le général Maison vint prendre le commandement de sa brigade. Celle-ci était composée de nos deux bataillons de guerre, de ceux du 56me de ligne, d'un bataillon de Bavarois et d'un bataillon d'Espagnols. Après avoir passé sa brigade en revue, le général nous fit traverser la ville tambours battants et drapeaux déployés. Ah! c'était un beau temps!

A Charlottenbourg, nous rencontrâmes les brigades qui, avec la nôtre, formèrent le IIme corps d'armée.

Cette grande agglomération de troupes de toutes armes, rangées en bataille, présentait un coup d'œil des plus imposants et qui remplissait d'allégresse le cœur des soldats. On supposait qu'il y aurait inspection par le maréchal Oudinot qui devait commander le corps d'armée. Mais c'était mieux que cela. Après quelques heures d'attente, par un magnifique soleil de mars, le commandement: Aux armes! se fait tout à coup entendre et les soldats de courir aux faisceaux et de reprendre leur rang.

Dans le lointain, sur la route de Berlin, on voit s'élever des tourbillons de poussière: ils nous annoncent l'approche de ceux qui doivent nous passer en revue. Et qui était-ce? *C'était l'Empereur lui-même* accompagné de son état-major et du maréchal Oudinot. Le roi de Prusse était aussi de sa suite. Ils mettent pied à terre à la tête de notre colonne. Au grand galop de son cheval, l'Empereur parcourt le front de la colonne et revient par derrière. Puis il descend de cheval et fait à pied une minutieuse inspection des soldats, parlant familièrement aux plus vieux, les grognards, leur demandant leur âge, leurs années de service et les campagnes qu'ils avaient faites.

Bien que n'étant pas parmi ceux-ci, j'eus l'occasion de voir l'Empereur en face de moi, tout près, parlant à mon capitaine à côté de qui je me trouvais comme premier caporal. C'était la première fois que j'avais le bonheur de voir ce demi-dieu accompagné de tous ses saints. J'en eus le cœur satisfait. Plus tard je l'ai vu maintes fois dans des conditions moins brillantes pour lui et pour ses soldats.

La revue terminée, l'armée défila sur Berlin, où elle fut assez bien accueillie. Nous y restâmes en garnison jusqu'à fin mars, logés chez le bourgeois. Le 1er avril 1812, notre corps d'armée se mit en route vers Marienwerder, où nous séjournâmes quelques jours. De là nous passâmes par Marienbourg, Elbing, Königsberg et Gumbinnen. C'est dans cet endroit que l'Empereur fit connaître par un ordre du jour qu'il passerait en revue toute la grande armée d'expédition dans la plaine de Wilkowiszki en Pologne. Cette armée de 400,000 hommes de bonnes troupes présentait un aspect à la fois brillant et redoutable. Jamais armée aussi belle et aussi formidable n'avait été réunie sous les yeux de son chef; là étaient confondus les vieux soldats de la République, de Marengo, d'Austerlitz et de Friedland et les conscrits de la classe de 1811, tous destinés à partager le même sort de gloire et de revers.

Après cette mémorable revue, je ressentis le besoin d'écrire à mes parents et de leur dire le bonheur que j'avais de pouvoir contempler à tout moment l'Empereur. C'est sur l'impériale de mon shako et sur la place même de la revue que je rédigeai cette lettre qui ne parvint jamais à son adresse.

* * *

Pendant que je m'escrimais ainsi à la plume, le IIme corps partait et traversait la ville pour se diriger vers la frontière russe. En ville, je rencontrai quelques amis de Diesse et de Neuveville. J'obtins de mon capitaine la permission d'aller boire la goutte avec eux. Un nommé Guillaume, grenadier de la Garde, était de faction devant le palais où logeait l'Empereur. Lorsqu'il m'aperçut, il se fit remplacer par un camarade et se joignit à nous. Nous vidâmes assez promptement une bouteille d'eau de vie et, après les embrassements d'adieu, je me mis à la recherche du IIme corps.

Mais la nuit était survenue pendant nos libations et sans savoir comment, je me trouvais en ribote. Arrivé près des bivouacs, je crus que les feux que je voyais étaient les étoiles du firmament et c'est seulement au milieu de la nuit, que. guidé par des amis inconnus, je retrouvai ma compagnie. Mon capitaine auquel je fus remis dans un état de trois quarts d'ivresse, me conduisit à un bivouac bien éloigné du sien. Un homme y dormait paisiblement sur la paille; je me couchai à côté de lui sans m'enquérir de son nom, et tombai aussitôt dans les bras de Morphée.

Le lendemain, à la pointe du jour, je fus réveillé par la diane qu'on battait dans le camp. Je trouvai à mon côté un sergent que je ne connaissais pas et supposant que j'étais là par erreur, je m'empressai de rejoindre ma compagnie. En me revoyant, le capitaine se prit à rire et me demanda comment je me trouvais.

— Très bien, mon capitaine, répondis-je, vous voudrez bien excuser mon état d'hier au soir.

J'espérais un prompt pardon, car j'étais son enfant gâté. Cependant il me demanda si je me plaisais dans ma nouvelle compagnie. Je ne sus que répondre à cette question singulière. Il m'expliqua alors que j'avais été nommé fourrier dans la 2me compagnie du centre et que, la veille, lui-même m'avait conduit au bivouac de mon sergent-major.

Cette nouvelle me désespéra. J'étais toujours aussi conservateur qu'à Hambourg chez le maréchal Davout. Ici encore, je préférai garder mon grade de caporal chez les voltigeurs et je refusai nettement les galons de fourrier. Il faut dire que mon capitaine m'encouragea à garder cette attitude. Je continuai donc à porter mes galons de laine.

Le 24 juin 1812, la belle et belliqueuse armée française franchit le Niémen sur trois ponts et foula pour la première fois cette terre de Russie qui, six mois plus tard, devait devenir si funeste à l'Empereur et, par suite, à la France entière. Notre corps d'armée (sous le maréchal Oudinot) fut dirigé sur Dunabourg, ville forte que nous devions enlever. A Wilkomierz, petite ville peuplée en grande partie de Juifs, notre compagnie, avec une compagnie de chasseurs à cheval, fut détachée du régiment pour garder un château situé sur la Wilia (affluent de la Duna) et où, durant huit jours, nous vécûmes en seigneurs, aux frais du baron propriétaire du domaine. C'est là que, pour la première fois, nous vîmes des Cosaques, avec lesquels nous eûmes quelques escarmouches, et dont nous fîmes plusieurs prisonniers.

Le neuvième jour, nous rejoignîmes le corps d'armée et immédiatement je fus commandé de garde avec quatre hommes dans un poste avancé en sentinelle perdue. Je reçus la consigne et le mot d'ordre. Un vent froid soufflait avec violence. Près de notre poste, un ravin profond nous offrit un abri entouré de broussailles épaisses qui nous dérobaient à la vue de l'ennemi aussi bien qu'à celle des rondes françaises.

Vers minuit, nous allumâmes un feu qui servit non seulement à nous réchauffer, mais aussi à rôtir un agneau qui s'était réfugié près de nous et qui, séance tenante, fut saigné, écorché et mis à la broche, et dont nous nous régalâmes. Mais un bon dîner provoque le sommeil. Nous ne pûmes y résister et nous dormîmes paisiblement jusqu'au jour. Un cliquetis d'armes et des piaffements de chevaux nous réveillèrent en sursaut. A travers les broussailles qui nous masquaient, nous aperçûmes une reconnaissance de... Cosaques !

Pour échapper à ces pillards, nous n'avions qu'un moyen: c'était de suivre le ravin où nous avions campé et dans le fond duquel coulait un petit ruisseau. Nous ne savions où il nous conduirait. Cependant le hasard et notre bonne étoile nous amena juste au centre de notre armée. Je dus rendre compte de notre conduite, car l'adjudant qui était allé nous rappeler et qui ne nous avait pas trouvés au poste, avait déjà fait son rapport et nous allions être portés comme restés en arrière. Dans ma déposition, je brodai tant bien que mal sur notre disparition du poste et j'en fus quitte pour vingt-quatre heures d'arrière-garde, ce qui, en campagne, équivaut à la salle de police.

L'ennemi qui faisait mine de s'opposer à notre marche en avant, battait pourtant en retraite. De la hauteur où s'élève le château de Jacobowo, nous découvrîmes la ville de Dunabourg sur la Duna. Dès que nous fûmes à portée de canon, les forts de la ville dirigèrent sur nous un feu bien nourri et détruisirent tous les bâtiments aux abords de la cité, afin de priver les Français d'abris contre les boulets. Nous en déduisîmes que l'ennemi nous opposerait une vive résistance. Mais c'était une erreur. Le lendemain la ville se trouva évacuée et nous y entrâmes l'arme au bras. L'armée russe qui devait la défendre s'était retranchée dans le camp de Drissa. Ce corps d'armée de 40,000 hommes commandé par l'empereur Alexandre en personne avait devant lui Murat, Oudinot et Ney.

Répondant à une brusque manœuvre de l'armée russe, le prince Murat et le maréchal Ney se portèrent sur Witebsk et Oudinot sur Polozk, où ce corps russe, commandé par le général de Wittgenstein, nous attendait avec les 40,000 hommes précités.

Nous attaquâmes dans la plaine de Polozk et les Russes se retirèrent sur Drissa, situé dans des marécages. La route y était formée par des fascines; l'ennemi marchait devant nous et nous le poursuivions; nous étions comme deux armées d'un même Etat marchant sur le même chemin à l'intérieur du pays. C'est que le terrain marécageux ne permettait aucun déploiement de troupes. Les Russes qui avaient une assez bonne avance sur nous se contentaient de tirer quelques coups de canon à ricochets. Les boulets, comme la boule dans un jeu de quilles, ne manquaient cependant pas de nous casser quelques jambes.

Après six heures de marche forcée, nous arrivons enfin à un tertre assez étendu pour que nous puissions y déployer nos forces et prendre position pour le lendemain. La nuit fut assez calme: à peine quelques coups de fusil échangés par des rondes et des patrouilles. Le lendemain, à l'aube, l'ennemi trois fois plus nombreux que nous, nous attaque avec une telle vigueur que nous nous voyons forcés de battre en retraite sur la route par où nous étions venus. Nous avons laissé dans cette affaire plusieurs caissons de munitions et quelques pièces d'artillerie, sans compter bon nombre de soldats. C'était le 31 juillet 1812.

Mon fourrier fut tué dans cette bataille et je le remplaçai sur le champ. Au sortir de ce mauvais pas, nous nous retrouvâmes sur le terrain de la veille et, déployant toute l'énergie du soldat français, nous gardâmes le champ de bataille, bien que nous eussions à lutter un contre trois. Le 1er août, nous fîmes encore mieux. Attaquant vigoureusement l'ennemi, nous fîmes pencher le sort en notre faveur. L'ennemi soutint vaillamment notre choc, mais vers les quatre heures du soir, nous avions partie gagnée. De part et d'autre, les pertes en hommes se balançaient; à notre avantage, nous avions plusieurs pièces de canon prises à l'ennemi.

C'est dans cette bataille que je fus blessé pour la première et unique fois de toute la campagne. J'étais caporal de la 2me compagnie de voltigeurs du 128me régiment de ligne et placé au premier rang à côté du capitaine. Nous avions tiré notre premier feu de peloton et l'on avait commandé: Apprêtez armes! quand un biscaïen russe vint me couper sans façon le canon de mon fusil à environ un pouce de la main gauche. Quelques éclats de fer m'égratignèrent et firent couler deux ou trois gouttes de mon sang, les seules que j'aie versées durant toute cette campagne, qui devait coûter un million d'hommes à la France et à ses alliés.

Je combattis donc toute la journée sans fusil et le sabre au poing, et restai en serre-file sans pouvoir rendre les balles que nous envoyait l'ennemi. Ce jour-là nous formâmes bataillon carré par deux fois et nous étions sur le point de nous rendre à des forces ennemies de deux tiers supérieures aux nôtres, quand nous fûmes dégagés par deux bataillons de troupes bavaroises et une compagnie de chasseurs à cheval. Peu après, nous chassions l'ennemi de ses positions et le poursuivions la baïonnette dans les reins.

* * *

C'est vers ce temps-là que le maréchal Oudinot fut blessé et remplacé à la tête du corps d'armée par Gouvion-Saint-Cyr, général non moins habile. Après avoir exécuté bien des marches et des contremarches et soutenu bien des attaques, nous fûmes renforcés par le 9me corps d'armée commandé par le maréchal Victor. Vers la mi-septembre, notre armée forma un camp où nous étions assez tranquilles; cependant les escarmouches nous obligeaient à être continuellement sur le qui-vive. Mais la nouvelle de l'incendie de Moscou qui nous parvint en même temps que la prise de cette cité, brisa l'espoir que nous avions tous de visiter la capitale de la Russie.

L'ennemi nous attaqua aussitôt avec violence dans notre camp. Nous dûmes incendier celui-ci pour couvrir la retraite qui nous fut ordonnée par l'Empereur qui, de son côté, se retira avec la Grande armée.

Le 18 octobre, nos redoutes furent prises et reprises plusieurs fois. Nous y pûmes cependant passer la nuit, l'arme au bras. Le 19, les Russes tournent notre droite et attaquent sur la gauche

afin de nous couper la retraite par Polozk. Un grand pont, construit en bois sur un bras de la Duna, devait favoriser notre retraite. C'était le seul passage qui nous restât, car nos pontons avaient été employés dans la construction du pont jeté sur le fleuve même. C'est ce pont que les Suisses du 3me régiment ne purent atteindre; ils furent presque tous faits prisonniers ou massacrés, bien que des remparts de la ville, la canonnade foudroyât les Russes.

Cette journée du 19 octobre me fut particulièrement funeste. J'étais en tirailleur avec mon capitaine, M. Duplessis, et le sergent Leclerc. Le premier me tenait lieu de père et m'avait, le 31 juillet, forcé d'accepter les galons de fourrier. Le second était le meilleur et le plus fidèle de mes amis. Il fut tué ce jour-là d'une balle dans la tête. Je ramassai son cadavre et je le transportai, vers dix heures du soir, dans un jardin où, armé d'un pieu et aidé de deux voltigeurs, je creusai une fosse d'un pied de profondeur, dans laquelle je déposai mon ami à l'abri des insultes de l'ennemi.

Avant cette funèbre expédition, j'avais fait transporter à l'ambulance mon capitaine à qui un biscaïen avait fracassé la jambe gauche, qu'on dut amputer. Il fut abandonné aux ennemis dans l'hôpital de Polozk, où il mourut trois jours après. Avant la bataille dont ces deux amis furent les victimes, nous nous étions remis réciproquement les adresses de nos parents afin qu'en cas de mort, le survivant pût les prévenir du sort de leur fils. J'étais donc seul en vie. Mais ayant eu le malheur de perdre la comptabilité de ma compagnie et, avec elle, les adresses en question, je n'ai pu, à mon grand regret, accomplir les dernières volontés de mes meilleurs amis. Tout ce que je me rappelle, c'est que le capitaine était originaire de Tours et le sergent des environs de Pontarlier.

Avant de quitter Polozk, je m'étais rendu à l'hôpital pour voir mon capitaine et lui faire mes adieux. Il avait été si heureux de me voir sain et sauf qu'il n'avait pas voulu m'entendre prononcer le mot fatal de l'adieu et qu'il m'avait engagé fortement à rester auprès de lui. Je n'avais pu le quitter que sous un prétexte. Il était mort le lendemain.

Découragés par les fatigues de la guerre, plusieurs soldats français se constituèrent alors volontairement prisonniers. Il s'en fallut de peu que je ne le devienne aussi, mais malgré moi. Je trouvai le pont de bateaux construit sur la Duna brûlant par les deux bouts. Grâce à mon agilité, je pus cependant éviter tous les trous que le feu y avait déjà faits et je parvins heureusement à l'autre bord du fleuve. Mais pour me récompenser de mon adresse sans doute, le général Legrand me reçut sur la rive avec l'épithète de « traînard » et il accompagna ce compliment d'un bon coup de botte quelque part, ce qui me fit, comme bien l'on pense, grommeler... mentalement.

Le lendemain, l'ennemi prenait possession de la ville haute. Nous occupions la ville basse, hors des fortifications. Les Russes garnirent aussitôt d'artillerie les forts qui nous dominaient et nous tourmentèrent jusque bien avant dans la nuit. Le lendemain, 21, dès le point du jour, nous étions forcés d'abandonner nos positions. Une attaque sérieuse fut dirigée contre nous; une partie de l'armée russe, passant la rivière au-dessus de la ville, nous attaqua vigoureusement; mais au bout de quelques heures, cette troupe de quelques mille hommes était en grande partie faite prisonnière. Pourtant les circonstances ne nous permirent pas de garder nos captifs: on les désarma, on brisa les crosses de leurs fusils, on encloua les canons pris et on relâcha les Russes après les avoir fait passer comme sous les fourches caudines de notre corps d'armée formé en bataille.

Cependant, nous n'étions plus en force pour empêcher l'ennemi de passer la rivière, nos bataillons ayant perdu plus de la moitié de leurs effectifs. Nous fûmes donc obligés de battre en retraite à travers un bois marécageux et nous dûmes enclouer nos canons et faire sauter une partie de nos fourgons pour ne pas abandonner intact ce matériel. C'est de ce jour néfaste que datent les revers et les catastrophes de cette mémorable campagne.

Nous fîmes force marches et contremarches pour empêcher l'ennemi de nous couper la retraite à la Bérésina où notre armée se réunit à celle de Moscou. Ce n'étaient pas là les campements de la Lithuanie et de la Moscovie qui nous avaient été promis dans les jours de la victoire: la Bérésina d'odieuse mémoire, porta un coup fatal aux débris de la formidable armée qui était entrée en Russie. La neige tombait à gros flocons; un froid intense se faisait déjà sentir; les soldats, mal habillés et mal chaussés, étaient sans nourriture assurée; un grand nombre moururent de privations et de froid.

Une armée de 25,000 Russes venant de la Russie méridionale nous coupa la retraite à Borissow et mit l'armée française dans la plus triste position. Mais l'Empereur fit allumer des feux de bivouac pour faire croire aux Russes que nous voulions tenter le passage du fleuve sur ce point. Puis, pendant la nuit, il fit remonter l'armée jusqu'à Studianka, à trois lieues au-dessus de Borissow. Là, on construisit des chevalets dans la nuit et au point du jour, deux ponts étaient jetés sur la rivière au moyen de ces chevalets, et le IIme corps, celui dont j'étais, passait le premier, tandis que le 9me (maréchal Oudinot), restait en arrière pour protéger la retraite.

Sur la rive droite, nous nous reportons alors dans la direction de Borissow afin de tenir en échec les 25,000 Russes et de permettre à l'armée française entière d'effectuer son passage. Quelques milliers de Polonais, qui étaient restés de la défaite du général français Dambrowsky furent joints à notre corps d'armée par le maréchal Oudinot. Ce corps, déjà bien affaibli, contint durant deux jours l'ennemi dans son camp retranché sur la rive

droite. Mais le général russe comte de Wittgenstein poursuivait le général Partonneaux, et celui-ci dut faire passer à la débandade ses soldats démoralisés par les fatigues inouïes qu'ils avaient supportées. Ils se pressèrent si fort sur le pont que plusieurs milliers tombèrent à l'eau et se noyèrent. Après le passage de l'arrière-garde, les ponts furent détruits et l'on a estimé que 80,000 Français sont restés sur la rive gauche où ils furent tués ou faits prisonniers. C'étaient les 26 et 27 novembre 1812.

Mon second capitaine fut blessé grièvement et abandonné dans un bercail à la merci du sort. Le 28, il nous fallut encore nous frayer un passage à travers l'ennemi qui était parvenu à nous tourner et espérait cerner toute l'armée. Pourtant nous réussîmes à nous ouvrir une trouée, mais en laissant aux mains des Russes 6000 prisonniers et quantité de morts. A partir de cette date, notre corps d'armée, le IIme, fut commandé d'arrière-garde pour soutenir la retraite. Ce corps a su maintenir sa discipline jusqu'à Wilna. Par contre, le reste de l'armée marchait sans ordre, comme un troupeau de moutons: le mot de discipline était rayé du dictionnaire du soldat français.

* * *

A Wilna je me crus perdu pour la patrie. Notre corps avait été logé dans un grand couvent de cette ville. Les fourriers furent commandés pour aller aux vivres. Mais notre désappointement fut grand lorsque nous trouvâmes tous les magasins complètement dévalisés: les premières troupes arrivées avaient tout enlevé. Nous dûmes donc retourner bredouilles au cantonnement. Là, autre surprise; notre corps avait reçu l'ordre de sortir de la ville. Mais par où? Nous ne pouvions le savoir. Ce qui était sûr, c'est qu'il avait dû continuer sa retraite. Cependant les rues étaient tellement encombrées de troupes que nous ne savions de quel côté nous diriger. La nuit vint mettre le comble à notre embarras. Nous décidâmes de chercher un gîte pour la nuit. Je restais seul de ma compagnie; mes hommes de corvée s'étaient tous dispersés. Enfin j'eus la chance de rencontrer un sous-porte-aigle (drapeau) qui, comme moi, était aux abois. C'était un grognard qui avait fait la campagne de Suisse en 1798.

Cherchant dans une rue écartée, nous trouvons une maison d'assez belle apparence avec un factionnaire à la porte cochère.

— On n'entre pas, nous répond-il sur notre demande. Mais à force d'insistance de notre côté, il se laisse toucher et nous pénétrons dans la maison. Nous entendons un grand vacarme de voix sortant d'une salle et nous supposons qu'il doit y avoir un gala là dedans. Nous ouvrons la porte et que voyons-nous? Une foule de militaires français de tous grades qui se gobergent comme dans un hôtel public! C'était tout juste notre affaire. On nous fait place à table et nous avons soupé là copieusement. Un des capitaines de la société avait imaginé de poster ce factionnaire à la porte afin d'empêcher une trop grande affluence de convives.

Le propriétaire de la maison se trouvait ainsi préservé du pillage, lui et sa maison et, en compensation, il traitait aussi bien que possible sa garde improvisée.

Au point du jour, la joyeuse troupe se remit à parcourir la ville pour tâcher de retrouver le défilé de l'armée. Le courant de ses débris nous indiqua par où nous devions sortir de la ville. Aux portes de celle-ci, nous trouvâmes la route tellement encombrée que nous ne pûmes que suivre la cohue. Il était absolument impossible d'avancer plus vite que ceux qui nous précédaient. Enfin nous pûmes sortir de ce tumulte et, en suivant le chemin le plus pratiqué, nous nous trouvâmes bientôt au pied de la malencontreuse colline de Wilna.

Des feux avaient été allumés par là avec des roues et des affûts de canon, et nous pûmes y réchauffer nos membres à moitié gelés. Alors nous essayâmes de gravir la montagne. Mais en ce moment même, un fourgon en descendait avec la rapidité de la foudre, entraînant les chevaux qui y étaient attelés. Par le passage des nombreux piétons et des chariots, qui se suivaient sans interruption depuis la veille, la route était devenue toute de verglas. Voyant que nous risquions de nous casser le cou en suivant ce chemin, je proposai à mon compagnon de prendre sur le côté et d'escalader les rochers pour atteindre le plateau. Avec beaucoup de peine, mon plan fut exécuté; mais arrivés sur la hauteur, nous avions perdu le nord et nous ne sûmes de quel côté diriger nos pas.

A la nuit tombante, après avoir marché plusieurs heures dans la neige qui nous arrivait à la ceinture, nous trouvâmes une maison où nous entrâmes exténués de fatigue et mourant de faim. Pour tous habitants, la masure avait un sergent français et un gendarme qui soupaient d'un jambon. Nous partageâmes notre pain avec eux et après avoir fait un excellent repas, nous nous jetâmes sur de la paille et dormîmes jusqu'au matin. Nous reprîmes alors notre pénible marche dans la neige. Après une longue course, nous retombâmes dans la route que suivaient encore quelques traînards.

Le soir de cette journée, je rejoignis enfin, après deux jours de séparation, ce qui restait de ma compagnie. Tant officiers que soldats, tous témoignèrent de leur joie de revoir leur fourrier qu'ils croyaient mort ou prisonnier. Moi, de mon côté, ma satisfaction était à l'unisson et j'éprouvais les sentiments de l'enfant qui retrouve sa famille après avoir affronté de grands dangers.

* * *

Il est évident que dans ces jours critiques, nos repas n'étaient ni réglés ni copieux. J'estimais que mes fonctions de bon fourrier étaient de pourvoir aux vivres de la compagnie. Durant la journée, je me détachai donc avec quatre voltigeurs pour tâcher de dénicher de quoi faire souper les bien faibles effectifs de notre troupe. Mais la route faisait là une grande courbe et je ne m'aperçus

pas que nous nous éloignions beaucoup de nos compagnons. Mes hommes se découragèrent bientôt et restèrent en arrière. Je me trouvai donc seul et, sans le savoir, je m'éloignai toujours plus de la route. Lorsque la nuit me surprit, j'eus la chance de découvrir une maison où deux fourriers, égarés comme moi, étaient parvenus à allumer un feu près duquel je m'assis avec eux. Mais ni habitants, ni vivres dans ce bâtiment qui sans doute était une brasserie à en juger par les appareils et instruments que nous y découvrîmes. C'est dans un grand cuveau que nous passâmes la nuit.

Le lendemain nous reprîmes nos recherches, toujours en vain. Cependant, dans la cour, un monceau de neige nous intrigua, et en y fouillant, nous eûmes la chance de découvrir un tas d'orge cuit qui avait été jeté là et dont nous fîmes un fameux déjeuner.

Nous nous remettons donc en route, l'estomac bien garni et en chantant à tue-tête, et atteignons bientôt une pente assez raide que les chevaux n'avaient pu descendre qu'en se laissant glisser sur le flanc, ce qui avait poli la route glacée.

L'un des fourriers s'écria:

— Je m'en vais vous faire voir comme on patine à Paris.

Et il prend son élan et descend le crêt en glissant sur les pieds. Mais arrivé au bas de la pente, il se laisse choir et ne se relève plus.

En voyant cela, l'autre dit :

— Moi, je ne veux pas patiner comme à Paris.

Il s'assied sur son sac et se laisse glisser comme sur un traîneau jusqu'à l'endroit où était couché notre camarade. Là, je le vois tomber, lui aussi, et s'allonger coude à coude près de lui. Je croyais qu'il s'agissait d'une farce et je me hâte de les rejoindre, mais en marchant prudemment et sans tomber, comme on marche sur la montagne de Diesse. Quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'ils sont des cadavres: l'air les avait asphyxiés!...

Cent fois par jour, on en voyait ainsi tomber, de nos pauvres soldats, qui mouraient en parlant à leurs camarades et s'affaissaient tout à coup sans plus faire un seul mouvement. J'en ai vu de mes yeux des centaines succomber de la sorte et l'armée était tellement démoralisée par les fatigues et les privations de cette mémorable retraite que nous acceptions cela comme une chose toute simple et naturelle. Les éléments ont été en Russie les plus impitoyables ennemis des Français.

Le lendemain je dus refaire jour de jeûne. Malgré toutes mes recherches, je ne trouvai qu'une carcasse de cheval qui n'avait que la peau. Je m'évertuai à en racler les os avec une lame de rasoir qui me tenait lieu de couteau. J'étais absorbé dans cette besogne lorsque, par grand hasard, survint un adjudant sous-officier qui était mon ami particulier. Il m'annonça que tout près de là des soldats bavarois faisaient des galettes de mauvaise farine cuites sur la braise et me conseilla d'aller en acheter.

— Je n'ai pas d'argent.

—Qu'à cela ne tienne. Voici six pièces de six francs. Va au marché.

Il était bien muni d'argent, car il s'était trouvé au pillage d'un fourgon. Je me mis donc en campagne et bientôt j'eus découvert le marché aux galettes. Le pain était bien cher alors: une de ces galettes se vendait six francs. J'en pris pour mon argent et je commençai à les manger tout en cherchant mon banquier. Je ne pus le rencontrer que bien tard, et quoique je n'eusse avalé que de petites bouchées, toute ma provision de galettes avait disparu quand je le retrouvai. Il n'y avait cependant pas eu danger d'indigestion pour moi: ces six galettes ne pesaient pas plus d'une livre. Pourtant j'eus honte de lui avouer ma gloutonnerie; mais lui me rassura en m'offrant derechef de l'argent si j'avais encore faim. Je refusai pour le moment.

* * *

Sans autre aventure, nous atteignîmes enfin Kowno, ville frontière de la Russie où nous logeâmes pêle-mêle dans des maisons qui furent bientôt remplies jusqu'aux combles. J'eus bien de la peine à trouver une place dans une cave où je m'installai sur un rayon élevé de quelques pieds. Le lendemain matin je fus agréablement surpris de trouver sur mon placard vingt et une petites pommes que je serrai dans un sac de toile enlevé à un soldat russe mort. Les soldats russes avaient tous en sautoir une musette de toile pour emporter leurs vivres. C'est avec une joie immense que je repassai le Niémen sur la glace et que je laissai derrière moi cette maudite terre de Russie qui avait bu tant de sang français.

En remontant la berge escarpée du fleuve, je vis un grand attroupement: c'étaient des militaires français qui pillaient le dernier trésor de l'armée. Vu l'impossibilité de hisser le fourgon sur la berge couverte de glace, avec des chevaux ferrés à plat, on l'avait abandonné aux pillards. Je m'avançai dans la foule pour avoir aussi ma part du butin. Mais je me retirai précipitamment lorsque je remarquai que pour approcher du caisson, il fallait fouler des cadavres. Les plus avides se frayaient un passage à coups de baïonnette. Moi, j'aimais mieux rapporter ma peau en France que quelques pièces de six francs.

Je continuai donc ma route et tout en marchant, je croquais une de mes pommes. Je rejoignis ainsi un des pillards chargé d'argent. Me voyant remuer les mâchoires, il me demanda ce que je mangeais.

— Ma foi, une pomme, et une bonne, encore!

— En as-tu une pour moi? Je te la paie cinq francs.

— Marché conclu, dis-je.

Il me remit vraiment une pièce de cinq francs contre une des pommes et il répéta plusieurs fois la manœuvre. D'autres pillards survinrent sur ces entrefaites et en moins de rien, j'eus ven-

du mes fruits cinq francs chacun. Je n'ai jamais, depuis, fait de marché aussi avantageux.

Un officier qui avait été témoin de mon négoce, m'aborda alors en me disant qu'il avait été nommé capitaine de ma compagnie. Mais je ne m'y laissai pas prendre; je reconnus tout de suite que son intention était de profiter de ma bonne aubaine pour vivre à mes dépens durant quelques jours. Je fis route avec lui jusqu'au premier village prussien où je donnai cinq francs à une paysanne pour qu'elle nous fît cuire des pommes de terre en robe de chambre. C'était tout ce qu'on pouvait encore obtenir dans un endroit qui subissait le passage de l'armée. Et nous précipitâmes la cuisson de nos pommes de terre autant par faim que par crainte d'être surpris par les Cosaques.

Notre crainte n'était que trop fondée: au moment où nous nous mettions à manger les plus tendres de nos pommes de terre, une nuée de ces brigands fondit sur nous à toute bride! La maison où nous étions était pleine de traînards comme nous. Chacun se sauva et nous nous dispersâmes de tous côtés afin de ne pas être repris et ramenés en Russie comme prisonniers de guerre. Je quittai bientôt le groupe de fuyards auquel je m'étais joint et me dirigeai au hasard à travers champs, avec de la neige jusqu'aux reins. A la tombée de la nuit, j'étais devant un château dans lequel plusieurs officiers et sous-officiers français recevaient justement l'hospitalité. Et j'eus la chance de trouver là un lieutenant de notre régiment qui me fit servir un copieux souper.

Chacun passa la nuit qui sur une planche et qui sur un banc, qui sur une table et qui sur le plancher. La chambre était bien chauffée et nous nous y trouvions à merveille: cela valait incomparablement mieux qu'un bivouac dans la neige.

Nous croyions être en pays ami, en Prusse, mais peu de jours suffirent pour nous convaincre de notre erreur. Plus nous avancions vers l'intérieur, plus le paysan se montrait hostile aux Français. Il ne nous donnait l'hospitalité que par contrainte ou lorsque nous apparaissions en nombre.

Un jour que nous marchions en toute sécurité, nous remarquons tout à coup qu'une troupe de Cosaques est à nos trousses A cette vue, le lieutenant dont j'ai parlé, avec d'autres et moi, nous arrêtons les traînards qui possédaient encore leur fusil (le plus grand nombre s'en était débarrassé depuis longtemps), et nous formons un corps d'une soixantaine de soldats. Bien que la plupart n'eussent point de cartouches, une décharge, une seule, suffit à disperser cette maudite cavalcade.

A la nuit, nous entrâmes dans un grand village où nous nous fîmes donner un quartier que nous avons payé en billets de logement obtenus par la menace. Mais plusieurs soldats durent loger ensemble. L'état-major improvisé, dont je faisais partie, prit ses quartiers dans la plus belle maison du village. On nous servit un bon souper dont je ne sais plus le menu, si ce n'est un dodu cochon de lait que j'avais vu immoler. La fatigue des jours précé-

dents me fit oublier la faim. Pour me reposer tranquillement à l'écart du tumulte, je me blottis sous un four qu'on avait chauffé et je m'endormis. Personne ne m'y aperçut.

Quand, le lendemain, je me réveillai, il ne restait rien du cochon. Mes compagnons n'ayant pu me découvrir dans mon trou, avaient supposé que j'étais parti sans les prévenir. En me voyant sortir de ma grotte, ils éclatèrent de rire. Je mangeai les débris du régal et nous nous remîmes en route. Notre troupe avait diminué de moitié. Une partie nous avait devancés dès le point du jour. Jamais armée ne fut plus libre que celle de Napoléon revenant de Russie. Chacun marchait quand et où il voulait. Jamais non plus l'égoïsme ne fut porté si haut. Chacun ne vivait que pour soi.

Au milieu de la journée, nous apercevons une grande ferme peu éloignée de la route. Une maison de maître s'élevait auprès. Aussitôt nous allons y prendre un réconfortant. Nous étions assez nombreux pour inspirer une certaine crainte aux habitants: ils nous régalèrent à satiété de pain et de goutte, et nous nous y trouvions si bien que personne ne parlait de se remettre en route. Je fus le seul à presser le départ. Mais voyant que je prêchais dans le désert, je me décidai à m'en aller seul. J'étais à peine arrivé sur la route qu'au loin j'aperçois de la cavalerie. Ce ne pouvait être que des Cosaques, car la cavalerie française n'était plus qu'un souvenir et ses chevaux mangés depuis longtemps.

Je stimulai mes jambes, tant je craignais d'être fait prisonnier par ces brigands. Les Cosaques avançaient à grands pas vers le château où étaient restés mes compagnons et que je venais de quitter. Bientôt je pus voir la troupe s'en retourner avec tous mes camarades que, malgré mes instances, je n'avais pu décider à partir avec moi.

Je me trouvais donc seul sur la grand'route. Dès que je n'eus plus à craindre ces pandours de Cosaques, je ralentis le pas. Enfin je fus heureux d'entrer dans un village où se trouvait un poste de garde français. J'appris de ces soldats bien équipés qu'ils venaient des dépôts pour soutenir notre retraite. Des larmes de joie tombèrent de mes yeux.

* * *

C'est ainsi que j'arrivai à Gümbinnen. La ville était remplie de troupes fraîches et de jeunes soldats non moins frais, tous conscrits de la classe de 1813, qui se ressentaient encore des douceurs paternelles.

J'eus d'abord une grosse déception dans cette ville, mais ensuite un grand bonheur. Mon argent avait disparu complètement pour me sustenter et venir en aide à des camarades dans le besoin. La faim, sans égard pour mon dénuement absolu, me poursuivait pas à pas. Ne sachant que faire, je parcourais la ville dans l'espoir de rencontrer une personne charitable qui aurait pitié d'un malheureux comme moi. J'avais pour coiffure un bonnet de peau d'agneau que je m'étais fabriqué après avoir per-

du mon schako en gravissant la montagne de Wilna. Ma capote était déguenillée; point de chemise et des souliers sans semelle; tout l'accoutrement sale à faire peur et peuplé de vermine qui prospérait dans son élément.

Or, passant devant une maison de pauvre apparence, mais qui me parut être une auberge au bruit qu'y faisait une nombreuse compagnie, j'y entrai. Je fus très mal reçu: comme je l'avais supposé, c'était un cabaret où plusieurs officiers de la garnison prenaient pension, au demeurant tous des officiers improvisés, fraîchement sortis du dépôt. Voyant arriver un pouilleux comme moi, ils crient bien malhonnêtement: « A la porte ! » et m'expulsent sans façon. Ils ne me laissent pas seulement le temps de demander une assiette de soupe aux gens de la maison. Bien plus: comme j'avais pris en passant un morceau de pain traînant sur le bout d'une table, il me fut aussitôt arraché des mains et je fus mis à la porte à coups de botte.

Après avoir insulté ces faquins comme ils le méritaient, je m'assis devant la porte et me mis à pleurer de rage. Mais le bonheur, inespéré, vint à passer en la personne de mon commandant (chef de bataillon); il me reconnut et me demanda ce qui m'affligeait ainsi. Je lui contai mon aventure. Alors lui, vieux et loyal soldat, entre dans la salle dont je venais d'être expulsé si grossièrement et adresse à ces jeunes blancs-becs à épaulettes d'or une semonce dans toutes les règles, leur reprochant d'avoir maltraité un jeune fourrier qui avait fait avec honneur la malheureuse campagne qui n'était point encore terminée et dont ils pourraient encore ressentir les effets.

Puis il me conduisit à l'hôtel où il avait mangé et me fit servir à dîner, mais pas à satiété, à mon grand regret, car j'aurais pu manger à rester sur le carreau. Ensuite il me dit que je pourrais monter en diligence avec lui jusqu'à Marienbourg. Le départ devait avoir lieu plus tard et nous eûmes le temps de visiter la ville.

Rentrant à l'hôtel où la poste prenait les voyageurs, je montais un escalier lorsque je me sentis retenu par le canon de mon pantalon. C'était mon sergent-major qui avait été blessé à mes côtés au mois d'août et qui, depuis ce temps, n'était plus rentré au régiment. Lui aussi était particulièrement connu du commandant, car ils avaient fait la campagne de Prusse dans la même compagnie. Ce sergent-major possédait deux chevaux qu'il avait trouvés sur sa route sans cavaliers. Ils avaient probablement appartenu à des officiers du génie à en juger par le contenu des porte-manteaux. Il me fit la proposition de monter l'un des chevaux et j'acceptai sans me faire prier, comme bien on pense. Je remerciai donc le commandant des services qu'il m'avaient rendus et qu'il voulait me rendre encore en m'offrant une place dans la diligence.

Mon nouveau compagnon de route et moi, nous enfourchons donc nos montures et nous prenons la route de Marienwerder. Sans me vanter, notre cavalcade avait beaucoup d'analogie avec

celle de Don Quichotte et de son écuyer Sancho Pança allant combattre des moulins à vent. Déjà la première journée me fit repentir d'avoir quitté mon commandant : je gelais sur mon cheval. Mais au point de vue des finances, je crois que mon sergent était plus riche que mon chef de bataillon. Dans le pillage du dernier trésor de l'armée, il avait pu s'approprier un sac qui contenait une quinzaine de mille francs. Il avait expédié par la poste cet argent à ses parents à Thionville, mais avait gardé quelques centaines de francs qui servirent à défrayer notre voyage jusqu'à Mayence. Nous ne nous sommes quittés qu'en 1814, lorsque nous fûmes licenciés et je reparlerai encore de ce bon camarade.

Au bout de quelques jours, nous étions arrivés à Marienbourg où nous retrouvâmes un bataillon de marche de notre régiment. On nous rhabilla d'uniformes usagés mais qui étaient plus propres que ceux que nous portions. Mais avant d'arriver dans cette ville nous avions eu quelques aventures que je veux rappeler.

* * *

Mon camarade était un vrai flibustier, comme on le verra tout à l'heure. Au lieu de suivre la grand'route, il avait trouvé que nous serions mieux traités par l'habitant si nous nous jetions un peu sur les côtés, où la troupe ne passait pas. A la nuit tombante, nous étions arrivés dans un gros village ayant l'apparence d'un bourg.

— Nous risquons d'être mal reçus ici, avais-je dit à mon compagnon; c'est sans doute un chef-lieu de district ou de canton.

— Qu'importe, m'avait-il répondu, que le village soit un bourg ou une ville. Sais-tu quoi? nous allons endosser les uniformes d'officiers qui sont dans les porte-manteaux, et entrer dans la place comme officiers de l'Empereur et l'on verra, nom d'une pipe!

J'avais enfin dit oui, et affublés ainsi, nous descendons dans un hôtel d'assez grande allure et nous faisons mettre nos chevaux à l'écurie. Puis nous allons trouver le maire, chef de la localité, et lui réclamons hardiment des logements militaires. Mais celui-ci ne se laisse pas intimider et nous demande notre feuille de route.

— Notre feuille de route? Nous n'en avons pas; nous sommes délégués par le maréchal Oudinot pour prendre des mesures stratégiques et protéger les flancs de l'armée française.

— Toutes vos mesures stratégiques, nous réplique-t-il crûment, ne sauveront pas votre empereur de la ruine qu'il a méritée. Je ne vous donne pas de logement; allez vous faire pendre ailleurs.

— Ah, c'est ainsi? Eh bien, nous irons loger à l'hôtel et à vos frais, monsieur le maire!

— Comme vous voudrez... Vos chevaux payeront la dépense!

Devant l'hôtel, nous avions trouvé un grand rassemblement d'hommes attirés sans doute par la simple curiosité. Mais ils auraient pu nous devenir hostiles. Nous avions donc jugé prudent de renfourcher nos chevaux et de sortir de la ville, honteux com-

me deux renards qui auraient été dupés, et faisant serment de ne plus nous adresser à des gens de haut parage.

Au bout d'une heure environ, nous étions arrivés dans un pauvre village de chaumières. Entrés dans la première, nous y avions trouvé une écurie avec du foin pour nourrir nos chevaux ainsi qu'une chambre et une cuisine où logeait le propriétaire, sa femme et trois enfants. Toute la famille avait été contente de nous donner asile, mais en nous prévenant qu'ils n'avaient rien à nous servir à souper.

— N'y a-t-il point d'auberge au village où l'on vend de quoi manger?

— Si, si. Il y en a même une bonne.

Après notre mésaventure du jour passé, nous ne nous étions pas sentis disposés à échanger un logement tranquille et certain contre un incertain. Mon payeur, car moi, je ne possédais pas un sou, avait donné de l'argent à notre hôte en le priant d'aller chercher des vivres. En famille nous fîmes ainsi un copieux souper de viande fraîche et salée, arrosé de bière et d'eau de vie. Nos bourgeois nous offrirent leur lit pour la nuit, mais une bonne litière sur le plancher nous parut préférable. Le lendemain matin, nous partîmes après avoir déjeuné des reliefs de la veille et laissé 6 fr. à la bourgeoise à titre d'étrennes. Nos adieux avaient été touchants; nos hôtes n'avaient pu retenir des larmes de tendresse: ils auraient sans doute bien aimé nous garder jusqu'à l'épuisement de notre bourse.

Trois jours durant, nous avions alors chevauché par des chemins mal frayés et étions enfin tombés sur la route militaire. Comme de coutume, on se logeait comme on pouvait et l'on faisait les gentils et l'on montrait patte de velours pour ne pas être repoussé par les paysans. Dans une ferme, non loin d'un village, rempli de traînards comme nous, les habitants avaient été tellement bons envers nous que nous y avions fait un séjour. Ils étaient riches et humains. Nos chevaux avaient de belles selles anglaises qui avaient attiré l'attention et excité la convoitise de notre bourgeois. Nous, de notre côté, avions remarqué un mauvais traîneau qui aurait bien fait notre affaire. Nous lui proposâmes donc d'échanger nos selles contre ce traîneau et deux harnais de cheval. Le marché fut conclu sur le champ. Dès le lendemain, nous voilà partis en cet équipage. Chemin faisant, nous rattrapâmes un soldat de notre compagnie que nous fîmes monter en qualité de cocher. Nous étions ainsi de vrais seigneurs en promenade.

Nous étions arrivés à Eylau, où en 1807, Napoléon avait remporté une grande victoire sur les Russes et les Prussiens. Mon sergent-major, qui était mon supérieur aussi bien en fortune qu'en grade, mais surtout en fortune, était propriétaire de l'équipage. Nous prenions un rafraîchissement dans une auberge quand un paysan qui était à la même table que nous, nous fit la proposition d'échanger un de nos chevaux contre un des siens. Sans même avoir vu sa bête, nous acceptâmes, et nous constatâmes bientôt

que nous avions gagné au change. Cependant notre étonnement fut grand, lorsque, en sortant de l'auberge, nous vîmes nos deux mêmes chevaux attelés au traîneau. Nous avions donné au paysan quelques pièces d'argent pour appoint. Il allait filer avec sa bête et l'argent quand nous l'aperçûmes. Aussitôt nous nous mettons à sa poursuite et l'arrêtons de force. Mais d'autres paysans lui prêtent secours et bientôt la bataille est engagée. La police survient et nous conduit devant le chef de la ville. Celui-ci nous entendit contradictoirement, nous donna gain de cause et sermonna vertement le paysan. Bien plus, il nous donna un agent de police pour faire effectuer l'échange qui s'accomplit sans autre incident.

* * *

Enfin nous étions arrivés, comme je l'ai dit, à Marienbourg. En entrant dans la ville je fis la rencontre d'un soldat d'un bataillon de marche de notre régiment. Il m'offrit de partager avec lui la ratatouille, ce que j'acceptai volontiers. Ce camarade était sergent et faisait l'ordinaire avec des sous-officiers de sa compagnie qui tous m'étaient inconnus. Le parfum que je répandais fit froncer le nez à ces militaires propres et bien habillés et je ne fus pas long à m'en apercevoir. Il faut dire que j'étais couvert de haillons sales et d'une chemise pourrie, le tout rempli de vermine et je répandais vraiment une odeur répugnante. Je prétextai donc d'aller chercher un billet de logement et je ne reparus plus dans leur société.

On m'assigna quartier dans un moulin hors de ville où un bon dîner me fut servi. Puis j'allai rejoindre mon sergent-major et nous fûmes trouver le commandant du bataillon pour réclamer des équipements propres et des armes. On nous donna les uns et les autres: les effets provenaient des soldats morts dans les hôpitaux. Mais on ne toléra plus nos chevaux et leur propriétaire les vendit à un juif pour huit pièces de trente francs avec le traîneau.

Quelques jours plus tard, le bataillon continua sa retraite sur Stettin où il fut bloqué. Nous, les débris de l'armée, nous fûmes expédiés sur Berlin et Mayence avec une feuille de route dont un officier était porteur. Nous formions un détachement d'environ deux cents hommes et nous marchions en assez bon ordre.

Dans un bourg dont je ne me rappelle plus le nom et où nous devions passer la nuit, un tambour-maître entra dans une boutique acheter du tabac. Pour payer son emplette, il présente un Napoléon au boutiquier. Celui-ci prend la pièce, l'examine et dit:

— C'est compte juste; j'aime mieux la pièce que l'original de l'effigie; celui-là, je le déteste.

Croyant qu'il plaisantait, le tambour lui réclame sa monnaie. Pour toute réponse, l'autre fait entrer des soudards armés de longues dagues qui mettent à la porte tous les Français qui se trouvaient dans le magasin. Mais nos officiers ne tardèrent pas à intervenir dans la bagarre qui suivit et firent mettre la baïonnette

au fusil. Cependant un grand rassemblement s'était formé sur la place et des individus armés de toutes espèces d'engins menaçaient de nous faire un mauvais coup. Nous avions avec nous l'aigle du régiment; c'est pourquoi nos officiers jugèrent prudent de ne pas résister et de ne pas réclamer de quartiers militaires. Nous évacuâmes donc ce repaire de coupe-jarrets, non sans recevoir de toutes les croisées de la rue des immondices dont on nous bombarda. On aurait juré qu'ils en avaient fait provision pour nous recevoir.

Arrivés de nuit dans un grand village, nous requîmes du maire de nous ouvrir l'église afin que nous puissions y loger tous ensemble. Nous arrivâmes à nos fins, mais non sans employer la rigueur. C'est là que nous nous fîmes aussi servir à manger. Le lendemain, nous rejoignîmes la route de Stettin à Berlin. Cependant cette manière de voyager à pied déplaisait à mon sergent-major qui s'enquit d'un voiturier pour nous conduire à Berlin. Le lendemain à la nuit tombante, nous étions dans la capitale de la Prusse et nous croyions avoir atteint le terme de notre misère et de notre retraite de 200 lieues depuis la Bérésina.

Mais à la mairie où nous nous présentâmes pour obtenir des billets de logement, nous trouvons le bureau fermé. Autour de l'hôtel de ville, il y avait plusieurs centaines de soldats français qu'on forçait de la sorte à coucher à la belle étoile. Je persuadai mon sergent-major que je retrouverais facilement la maison où j'avais logé au mois de mars, chez une vieille veuve qui, sans nul doute, nous recueillerait pour la nuit.

En effet, la bonne dame me reconnut. Mais elle nous déclara qu'il y avait pour elle danger de prison et d'amende à recevoir chez elle des soldats français non porteurs de billets de logement. Pourtant, n'ayant pas le cœur de nous laisser à la rue, elle nous conduisit dans une petite chambre qui prenait jour dans une cour et où nous ne serions vus de personne.

Mais nous avions fait le compte sans la police prussienne. Deux agents nous avaient suivis sans que nous nous en fussions aperçus, ce qui, je pense, était arrivé à bien d'autres que nous. A peine nous étions couchés que la sonnette retentit et que les mots. «Au nom de la loi, ouvrez!» se font entendre. Notre pauvre bourgeoise s'empresse d'obéir. On peut se figurer son angoisse en voyant deux sbires devant elle. Les représentants de la haute police la somment de mettre à la porte les deux soldats français qu'elle a hébergés contre les ordres de la municipalité. Dans la première surprise, elle nia tout. Mais menacée d'une visite domicilière, elle céda et nous fit elle-même sortir de sa maison en exprimant mille regrets de ne pouvoir nous garder.

Les deux maréchaussées se contentèrent de prendre le nom de notre bienfaitrice afin de faire leur rapport. J'ignore si la malheureuse a été punie, mais j'ai toujours regretté de l'avoir mise aux prises avec la justice. Nous voilà donc légalement délogés, sans autre ressource que celle de battre le pavé jusqu'au matin.

Cependant le mauvais temps nous suggéra une idée. Nous retournons à la municipalité; la porte d'un grand corridor avait, par grâce, été laissée ouverte et les soldats arrivés trop tard pouvaient s'abriter dans le corridor.

Nous nous couchons donc sur les dalles dans l'embrasure d'une porte et nous y dormons comme dans un bon lit. Mais bien avant le jour, le froid nous réveilla. Nous grelottions à nous disloquer les membres. Par hasard, une femme employée dans la maison nous fit lever pour entrer dans la chambre dont nous obstruions la porte. Elle allait y faire du feu et, charitablement, nous invita à la suivre et à nous chauffer à la cheminée. Lorsque le jour parut, nous nous empressâmes de sortir de cet antre de malédiction et nous entrâmes dans le premier restaurant venu afin de nous réconforter. Nos goûts étant les mêmes, nous optâmes pour un kirsch avec un petit pain au lait.

D'avance je buvais cette liqueur des yeux. Quelle ne fut donc pas ma surprise lorsque je voulus la déguster! Je me trouvai incapable d'en avaler une goutte ni de toucher à mon pain. J'avais un dégoût absolu pour le manger et le boire sans ressentir aucun malaise.

* * *

Nous nous mîmes en route vers Spandau, qui est situé à trois lieues de Berlin. Durant ce trajet, je commençai à faiblir sans en connaître la cause. Pendant toute la campagne de Russie, je n'avais jamais rien ressenti de semblable. Avec une peine infinie, nous atteignîmes Spandau. Mon sergent-major m'y fit apprêter une soupe au fromage dans l'espoir que ce fortifiant me rendrait mes forces. Mais il n'en fut rien: je ne pus en porter une cuillerée à la bouche, tant elle me répugnait.

Un chirurgien de notre connaissance m'expliqua que j'avais une fièvre dont je n'ai pas retenu le nom. Il me fit la proposition de me donner un billet d'hôpital, car je ne pouvais, à son avis, continuer ma route sans danger. Je lui répliquai que je n'en ferais rien: j'aimais mieux continuer la marche jusqu'à l'étape dont nous n'étions plus éloignés que de deux lieues.

Mon sergent-major appuya cette résolution et nous reprenons notre chemin par un pied de neige. Mais au bout d'une demi-heure, force me fut de rester en arrière. Je me couchai dans la neige sur le bord de la route. Mon ami me quitta avec regret. Je m'endormis aussitôt et quelques heures plus tard et par une nuit obscure, je fus réveillé par une voix que je reconnus être celle de mon brave sergent. D'abord arrivé à l'étape, il avait réquisitionné un traîneau et un cheval et était revenu me chercher. Il me déposa dans un bon édredon et quelques instants après, j'étais logé chaudement et bien soigné par mon ami, aidé de la maîtresse de la maison. Tout fut mis en œuvre pour réchauffer mes membres engourdis: c'était tout ce qu'on pouvait faire. Sauf une cuillerée de thé, je ne pus rien avaler.

Le lendemain, il s'agissait de savoir ce qu'on ferait de moi et à quelle sauce on pourrait bien me cuisiner. Le chirurgien soutenait comme ci-devant que le transport me tuerait et il persistait à vouloir me faire évacuer à l'hôpital le plus rapproché, soit à Brandebourg soit à Magdebourg. Notre commandant y consentit. Je fus donc transporté dans un char de paysan rempli de paille, d'étape en étape, jusqu'à Magdebourg. La cantinière de l'état-major de notre régiment qui, elle aussi, avait échappé au désastre de la retraite, se trouvait dans cette ville, atteinte de la même fièvre que moi. Son mari qui était sergent, se joignit à elle et à moi pour protester contre l'intention qu'on avait de nous laisser à l'hôpital; le commandant décida donc de nous faire transporter jusqu'à Mayence dans des chariots de corvée. Nous avancâmes ainsi en compagnie de la petite troupe, débris de notre régiment, presque tous des Hanovriens dont le nombre diminuait de jour en jour par les désertions.

Couchés côte à côte, nous étions, ma compagne et moi, aussi malades l'un que l'autre. Bien enveloppés de paille dans des chars de paysan souvent incommodes et par des chemins boueux à grosses ornières qui nous cahotaient d'une façon insupportable, nous aurions passé de plus agréables moments avec nos vingt-trois ans et de la santé: elle était belle et j'étais loin d'être laid. Plus tard nous avons souvent parlé en riant de ce malheureux voyage d'une centaine de lieues.

En Saxe, dans un beau village où nous fîmes un petit séjour, j'eus la chance d'être logé dans une grande maison bourgeoise. On m'y prodigua tous les soins possibles. Mais je ne pouvais toujours pas manger, faute d'appétit. En revanche, je buvais beaucoup. Mon brave sergent-major avait toujours soin de me faire conduire jusque devant le quartier qui m'était assigné. Souvent il me portait sur son dos. Dans ce dernier logement, je me trouvais si rempli de vermine que je fus pris en pitié par mes bourgeois. La servante, une grande jeune fille, voulut bien se charger du pansement. Elle me peigna et fit une abondante récolte de poux; puis elle me fit ôter ma chemise qui n'était pas moins garnie que ma tête et m'en donna une belle propre dans laquelle je me trouvai instantanément à l'aise. Mieux que cela, ces bonnes gens me firent encore cadeau d'un pantalon de drap, de sorte que, sauf la fièvre, je me trouvais très heureux. J'avais au moins quelques ennemis de moins à combattre. Il en restait cependant encore assez, car ma capote et ma tunique étaient remplies de ces sales bêtes. Malheureusement, il fallut quitter mes bienfaiteurs au bout de deux jours. On nous chargea, comme de coutume, sur un char attelé de deux bœufs, et la petite troupe marchant plus vite que notre attelage, nous restâmes en arrière. Arrivés au sommet d'une longue et forte côte, que nous avions dû gravir, nous nous trouvâmes à une bifurcation de chemin. Là notre voiturier nous déchargea tout simplement dans la neige sur une bonne litière de paille et s'en retourna. Il était le plus fort, évidemment, personne

des nôtres ne nous accompagnant. Nous avions à peine la force de parler. L'un de nous dit: Voici notre tombeau et l'autre pensait la même chose.

Nous étions là grelottant de froid sur la neige quand, par hasard, passa un colporteur de verroteries. Il nous aborda et d'un ton assez rude nous enjoignit de marcher pour nous réchauffer. Mais voyant nos mines, il comprit que nous étions malades. Il nous couvrit la figure de paille et je crus entendre qu'il nous promettait d'envoyer du secours. Et, en effet, ayant rejoint notre troupe au prochain village, il alarma les premiers soldats qu'il rencontra. Mon sergent-major et toute la troupe nous attendaient et supposaient que les bœufs avaient éprouvé du retard en montant la côte. Ce fut encore lui qui vint nous chercher avec un traîneau et un édredon où il nous enveloppa comme deux ballots de marchandises.

On nous logea avec le mari de ma compagne d'infortune, qui nous servit d'infirmier, et cette nuit fut une des meilleures que nous eussions eues depuis longtemps. Nous pûmes même prendre quelques aliments. Nous arrivons ainsi à Gotha où nous fîmes derechef séjour. Le mieux dans notre état continua et nous pûmes nous croire hors de danger. La convalescence commençait vraiment. A Hanau, je pus faire mes premiers pas. Le sergent-major me fit couper les cheveux, ce qui me fut un gros allègement, rapport à la vermine, et je mangeai ce soir-là avec appétance et m'en trouvai très bien. De Hanau à Francfort sur le Mein, il y a trois lieues. Je me crus assez fort pour faire ce trajet avec la troupe, derrière laquelle je piétonnais doucement. Heureusement mon ami m'attendait à moitié chemin dans une auberge et je fus bien content de le trouver là, car j'étais à bout de forces. Il me fit monter sur un chariot de boissellerie qui allait à Francfort.

Arrivés dans cette ville, nous nous comptâmes: ce fut vite fait. Nous étions 7 et c'était là tout l'effectif du 128me régiment de ligne. Il est vrai que ce régiment était surtout composé de soldats originaires du Hanovre et de Hambourg et que tous avaientt déserté pendant notre fameuse retraite, pour retourner dans leur pays et ne pas repasser le Rhin.

Le lendemain on nous débarqua avec d'autres troupes pour Mayence. Cette ville était tellement encombrée de soldats en passage pour l'Allemagne que durant deux jours nous restâmes sans vivres. Nous étions logés chez le bourgeois; mais le bourgeois ne nous devait rien et ne nous donnait pas davantage. Ce fut notre chef de bataillon qui nous sauva: il nous passa à chacun un franc de sa poche et nous fîmes marché avec un traiteur chez qui nous soupâmes joyeusement. Enfin nous reçûmes nos vivres de campagne.

* * *

Au bout d'un mois, je ne sais lequel, peut-être était-ce février 1813, nous repassâmes le Rhin: la retraite de Russie était terminée, du moins pour les débris de notre régiment, qui foulait ainsi de nouveau le sol français. Nous avions reçu l'ordre d'aller nous reposer à Philippeville (département des Ardennes); c'était le dépôt du régiment. Cependant un contre-ordre nous obligea à rester encore quelques jours à Mayence. J'en fus bien content, car des douleurs aiguës se faisaient sentir à la plante de mes pieds et je ne pouvais marcher qu'à l'aide de béquilles que m'avait procurées le chirurgien de notre régiment.

C'est alors que je rencontrai par hasard Jean-David Botteron[1]) conscrit de 1811 comme moi, mais qui entrait seulement alors au service, en veste de milaine brune. Je lui fis partager mon dîner et l'accompagnai au port du Rhin où il devait s'embarquer pour Wesel. Nous nous quittâmes après l'embrassade d'usage entre pays. Nous ne devions plus jamais nous revoir.

Le 1er mars, arriva dans cette ville un bataillon de conscrits venant du dépôt. On nous y incorpora et je fus nommé sergent-major dans la compagnie des voltigeurs.

Le lendemain, nous repassions le Rhin à destination de Magdebourg.

Comme je n'étais pas encore bien ingambe, je montai sur une voiture d'équipage durant les deux premiers jours de marche et je ne tardai pas à me retrouver dans mon état normal.

A Erfurt, nous tînmes garnison pendant un mois. Mais les troupes des Alliés étaient déjà en marche contre la France. Le corps d'armée du maréchal Augereau, auquel nous avions été joints, devait garder cette forteresse. Notre régiment avait pour consigne de tenir la citadelle dont nous occupions l'église. Mais au bout de quelques jours, nous fûmes détachés au Fort St-Cyria, à une demi-heure de là, afin de soutenir la ville. Tout à coup, nouvel ordre: le régiment part pour Wurzbourg dans le but de surveiller la Bavière qui paraissait vouloir faire cause commune avec les ennemis de la France.

Notre bataillon de guerre, avec un bataillon du 187me régiment, fut logé à la citadelle durant les mois de juillet, août et septembre. Le reste du corps d'armée était dispersé dans les environs de Wurzbourg. C'est alors qu'on nous annonça que l'Empereur viendrait passer en revue notre corps d'observation. Cette revue devait être la dernière faite en l'honneur du Grand Empereur. Elle fut brillante. Des tables avaient été improvisées sur une immense place et, après la revue, l'armée put à son aise prendre part au banquet qui fut servi. Un franc avait été alloué à chaque soldat pour célébrer la fête de l'Empereur, fixée au jour de la revue. On faisait cela dans le but de stimuler le zèle des soldats.

Peu de temps après cette revue, nous pûmes voir briller au loin les fusils bavarois: c'était le comte de Wrède, ci-devant com-

[1]) N° 4 de la liste donnée en appendice.

mandant d'une armée française en Russie. Il s'avançait contre Wurzbourg. Arrivé à portée de canon, il nous envoya un officier parlementaire qui fut introduit dans la place les yeux bandés et mené au général Thurot, chargé de soutenir le siège. Sommé de rendre la place, Thurot s'y refusa, assurant qu'il possédait assez de provisions et de munitions pour se défendre. On reconduisit donc le parlementaire hors de la ville et le général de l'armée ennemie prit aussitôt ses dispositions pour nous bombarder la nuit suivante.

Cinq nuits de suite, ce bombardement fut renouvelé. Notre garnison ne comprenant que 4000 hommes, nous reconnûmes bientôt que nous ne pourrions tenir la ville, assez grande. Une capitulation fut donc signée et nous remîmes la place au prince de Wrède, après avoir transporté à la citadelle tout le matériel appartenant à la France. La citadelle avait été assignée comme refuge à la garnison française. Défense fut faite de part et d'autre de provoquer des hostilités. Nous pourrions rentrer en France avec tout notre matériel après avoir consommé nos vivres.

Notre provision de bois et de charbon se trouvait sur le Mein. Par la capitulation, ce combustible nous appartenait. Mais les Bavarois violèrent cet article et prétendirent que ce bois et ce charbon se trouvaient hors des limites de la citadelle. Nous ne pûmes donc pas l'employer avant le lever du blocus.

Or, c'est en combustible que la citadelle était le moins pourvue. Pourtant nous n'avons pas manqué de bois: nous sacrifiâmes les tilleuls séculaires qui bordaient les jolies promenades des environs et nous en chauffâmes nos chambres durant plusieurs mois. Quand tout fut consumé, jusqu'aux souches et aux racines de ces arbres, nous démolîmes la charpente et la menuiserie de tous les bâtiments qui n'étaient pas occupés par notre troupe. Notre première victime fut une grande église avec ses tours énormes. Elle nous fournit de quoi nous chauffer plusieurs semaines. Quel vandalisme! Mais c'était la guerre. Vers la fin du siège, nous dûmes nous serrer afin d'avoir d'autres bâtiments à démolir. C'est ainsi que nous atteignîmes le mois d'avril. Le bois qui nous restait pouvait nous mener jusqu'en mai.

Depuis longtemps, on avait diminué nos rations de viande de cheval: tous les chevaux de cavalerie et d'artillerie avaient été sacrifiés. Peu à peu, notre troupe s'était réduite de 4000 à 2000 hommes, et cette diminution était voulue par nos généraux qui organisaient la désertion en système afin de pouvoir tenir jusqu'au moment où nous serions débloqués par l'armée française. Les soldats qu'on engageait ainsi à partir étaient tous des Hanovriens qui n'étaient Français que depuis 1810 et ne demandaient pas mieux que de s'en retourner chez eux. Ceux qui restaient avaient, en conséquence, des rations plus grandes.

Le 1er mai cependant, il ne nous restait plus que les chevaux des officiers supérieurs et des généraux. Ils les immolèrent avant de signer la capitulation. Nous ne connaissions plus le pain de-

puis plusieurs mois, mais nous avions en abondance du biscuit et du vin, ce qui formait toute notre nourriture. Chaque soldat recevait un biscuit et un litre de vin par jour, ainsi qu'une ration de riz. Mais manquant de sel et de graisse, nous ne mangions ce farineux que poussés par la faim. Le bouillon de cheval ne pouvait nous suffire non plus, faute de sel pour l'assaisonner. Nous remplacions celui-ci par la saumure restée au fond des tonneaux de salé que nous avions reçus au commencement du blocus.

Enfin nous arrivons au 4 mai. Nous sommes dépourvus de tout aliment, à l'exception du vin dont nous avions encore à profusion. Le matin de ce jour nous vîmes tout à coup le drapeau blanc flotter sur les tours de la ville. La paix nous fut annoncée par estafette. Du coup, l'aspect de notre place changea: l'inquiétude et l'air morose des soldats et des officiers firent place à la belle humeur. On alla chercher des vivres en ville et chacun put se régaler d'un succulent morceau de bœuf.

Nos préparatifs de déménagement durèrent trois jours, pendant lesquels officiers et soldats eurent la permission de passer trois heures en ville chaque jour. La plupart des soldats s'en furent retrouver avec bonheur leur bonne amie. J'étais de ce nombre. Les autres préférèrent aller revoir leurs amis ou se goberger. Le 6 mai, jour anniversaire de ma naissance, nous sortîmes de Wurzbourd où nous étions restés 8 mois et nous prîmes le chemin de notre chère France, pays dont je n'avais plus foulé le sol depuis le printemps 1811. Heureux et contents, nous nous dirigeâmes vers Strasbourg avec armes et bagages et l'artillerie qui nous appartenait; celle qui avait été conquise sur l'ennemi nous avait été retenue par les Bavarois: ils avaient le droit du plus fort.

* * *

Me voici donc de retour sur le sol de la patrie que je servais alors et qui, plus tard, ne devait plus l'être que dans mon cœur. Dès ma plus tendre enfance, je n'en avais connu d'autre.

Du mois de mai au 14 août, notre bataillon de guerre fut logé à Strasbourg, au quartier Finkmann et durant ce temps j'ai travaillé sans discontinuer au bureau du quartier-maître du 53me de ligne, colonel Voirol, avec lequel j'avais fait connaissance comme pays.

Le 1er août, notre bataillon partait pour Halberstadt. Mais je n'avais plus aucune envie de le suivre, car j'avais reçu un congé illimité. Mon commandant, aidé du capitaine dont j'étais l'enfant gâté, mit tout en jeu pour me retenir. Tout fut inutile. Je retournai dans mon pays natal. Le colonel Voirol me fit de son côté toutes sortes de belles offres pour me garder dans son régiment. Il me promit le grade d'adjudant et la facture du régiment, ce qui pécuniairement vaut une place de capitaine avec bien moins de service à faire. Mais l'abdication de l'Empereur me fit repousser toutes ces avances. Par suite du désastre de la retraite de Russie, j'étais le plus ancien sous-officier du régiment et porté premier

sur la liste de promotion des lieutenants. Mais je prévoyais que je ne serais pas promu, car la Restauration ne manquerait pas de rétablir les privilèges de la noblesse dans l'armée. Je représentai cela au colonel Voirol et il me répondit qu'étant sur la liste des futurs généraux, il croyait devoir s'attendre au même traitement que celui que j'appréhendais et c'est bien ce qui lui est arrivé. Mais lui pouvait attendre, puisqu'il était colonel; on sait qu'il devint général trois ans après.

Voilà ce qui me décida de quitter l'état militaire.

J'avais cependant promis à ce brave colonel que je le rejoindrais si je ne me plaisais pas au pays où, d'ailleurs, je n'avais pas grande chance de me trouver bien. Il s'en fallut de peu que je repartisse lorsque j'appris que ma mère était morte. On m'avait caché son décès dans toutes les lettres que je recevais de mon père, qui me saluait même de sa part. Après le débarquement de Napoléon venant de l'île d'Elbe, je fis clandestinement tous mes préparatifs pour rejoindre mon régiment qui se trouvait alors en Champagne. Mais ma sœur Marianne s'étant aperçue de ma préoccupation et de mes démarches, prévint mon père. Celui-ci réunit chez nous tous nos amis afin d'essayer de me décourager On but ensemble et mes amis me promirent de partir avec moi comme volontaires si, dans sa première bataille, l'Empereur était vainqueur. Waterloo m'ôta toute velléité de rejoindre l'armée en déroute et, d'ailleurs, je suis loin de croire que j'aurais épargné à l'armée française la catastrophe qu'elle subit alors.

* * *

Me voilà donc chez mon père à Nods comme l'oiseau sur la branche. Sa situation financière n'était pas bonne. En restant chez lui je ne pouvais le remettre à flot, car le labourage, qui n'avait jamais été de mon goût, l'était si possible encore moins depuis mon service militaire. Vers la fin de 1815, notre pays devint bernois contre mon gré personnel. Je n'avais alors que peu de sympathie pour Berne; j'étais presque honteux de devenir citoyen de ce canton et de subir la dégradation du plus puissant empire à un petit pays suisse, plus despotique, au demeurant, que le plus grand empire.

Ne sachant à quel saint me vouer, je postulai une place dans le corps de la gendarmerie du Jura bernois, ci-devant Evêché de Bâle, annexé au canton de Berne par la soi-disant Sainte Alliance. Dans ce temps-là, le corps de police était méprisé à juste titre: on nommait chasse-gueux ceux qui en faisaient partie, et leur paie de huit batz par jour prouvait suffisamment qu'on les tenait pour peu de chose. Au bout d'un mois d'instruction à Berne, je fus, sur ma demande, posté à La Cibourg et plus tard à La Ferrière. Je ne tardai pas à y faire la connaissance de la fille de M. Frédéric Sémon, propriétaire et particulier aisé. Nous nous sommes promis le mariage au mois de juin 1816 à condition que je

renonce à mon état de chasse-gueux. Par avance, j'avais déjà demandé ma démission à mes supérieurs et le 1er août, je quittai mon uniforme à huit batz par jour.

Nous avons incontinent célébré notre union sans même savoir quel métier je pourrais exercer. Malgré les moyens intellectuels que je possédais, je ne voyais rien qui pût me convenir. Enfin mon beau-père me proposa de louer la boulangerie de La Ferrière et de prendre un ouvrier boulanger qui pourrait me montrer à faire le pain, qui se vendait à cette époque 2 batz et demi la livre, par suite de la disette de 1816. Je suis resté dans ce malencontreux métier de la St-Martin à la St-George qui suivit, et déjà 50 louis d'argent empruntés étaient dépensés quoique j'eusse bien travaillé et bien économisé. Notre loyal gouvernement taxait alors le pain bien au-dessous du prix de revient, de sorte que chaque jour durant les six mois que j'ai été boulanger était marqué par une perte d'une quinzaine de francs suisses.

Croyant mieux faire, je louai une boulangerie près de La Chaux-de-Fonds. Mais ma déception fut encore plus grande: je ne vendais presque pas de pain. Nous n'avions pour vivre que le gain que ma femme trouvait dans des polissages qu'elle faisait pour l'horlogerie. Elle travaillait pour ainsi dire jour et nuit.

Cette situation ne pouvant durer, je me décidai à retourner à Nods où j'avais retenu la forge de ma famille. J'engageai un ouvrier maréchal pour apprendre son état. Mais ici encore ce fut une déception. Je dus constater que mon maître d'apprentissage n'en savait pas beaucoup plus que moi. Le gardant en pure perte, je le congédiai au bout de deux mois et je me fis maître maréchal ferrant de mon propre talent. Je dois cependant avouer que, dans les débuts, c'est par pitié qu'on me donna de l'ouvrage et, cela va sans dire, pas du lucratif.

Ma femme me seconda d'une manière sans égale pour nous empêcher de tomber dans la misère. Comme moi, elle apprit d'elle-même son état qui était de faire des chapeaux de paille ronde. Elle devint très habile dans ce métier et le plus souvent, nous vivions de son gain.

Mais peu de temps me suffit pour devenir forgeron passable et petit à petit je m'acquis une bonne clientèle. Sans forfanterie, je puis dire que je devins le premier maréchal de la montagne de Diesse pour le ferrage des chevaux. Au bout de vingt-deux ans de ce métier, toujours exercé à Nods, j'achetai à La Neuveville une maison dont la nouvelle route me prit la moitié. Il me fallut donc la raser et la rebâtir, ce qui ne fut pas une affaire brillante. Nous pûmes y entrer au Nouvel-an 1838. Cependant je ne trouvais pas assez d'ouvrage à La Neuveville, bien que ma clientèle de la montagne me fût restée fidèle malgré l'éloignement. Je prévis bientôt que je ne pourrais pas y subsister. C'est pourquoi à la St-Martin 1839, nous allâmes habiter à Renan une maison que j'avais achetée à des montes pour la somme de 208

louis d'or. J'y construisis une forge. Mais je dus bientôt reconnaître qu'un forgeron ne peut gagner sa vie dans ce village s'il ne connaît pas la serrurerie et la mécanique.

Au bout de deux ans j'eus l'occasion de revendre la maison avec un bénéfice de 40 louis et j'allai louer la forge de Villeret où je trouvai assez d'ouvrage pour un ouvrier et moi. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. Je besognais avec tant d'ardeur que deux ans après, je me foulais le bras et que je ne pouvais plus pratiquer mon métier. Pour me guérir, j'ai essayé de tous les remèdes, même celui de me faire poser le feu comme on le fait aux chevaux pour leur renforcer les jambes. Durant un an et demi, j'ai eu dans ma forge deux ouvriers qui, la plupart du temps, ne gagnaient pas leur salaire.

Enfin une bonne occasion se présenta de déposer le marteau. La place d'adjoint au bureau des douanes de La Cibourg avait été mise au concours avec un traitement de 600 livres suisses par an. Je postulai et sur la recommandation de M. Rollier, préfet de Courtelary, je fus nommé douanier. Mes fonctions commencèrent le 1er janvier 1844. Mon salaire était cependant loin de suffire à l'entretien d'une famille de cinq personnes, qui devait payer cinq louis pour le logement. Mais ma femme, toujours intrépide au travail, reprit ses polissages et, aidée de ma fille Lina, contribua pour sa grande part à notre subsistance.

En novembre 1846, je fus promu receveur au bureau de Damvant avec un traitement qui nous suffisait à vivre et à nous procurer du linge dont nous avions grand besoin.

Après 17 ans et 4 mois de séjour à Damvant, je reçus une augmentation de traitement avec le bureau de Miécourt où j'espère finir ma carrière de receveur de péages.

FIN

Appendice

Etat des hommes de Nods, partis pour les armées françaises pendant le temps que Nods fit partie de la république et de l'empire, c'est-à-dire du 11 février 1798 au 31 décembre 1813. Cet état est divisé en trois classes: 1° Ceux qui sont partis pour leur propre compte; 2° Ceux qui se sont fait remplacer; tous les remplaçants étaient étrangers à la commune, à l'exception d'un seul; 3° Ceux qui sont partis comme remplaçants. Plus trois colonnes, la première pour les rentrés ou revenus, la deuxième pour les morts, et la troisième pour des renseignements connus sur une partie.

Première classe

Nos	Noms	Prénoms et ceux de leur père	Rentrés ou revenus	Morts aux hôpitaux et aux combats	Renseignements connus sur une partie
1.	Botteron	Théophile, fils de Joseph . . .	Rentré		Dragon, après plusieurs combats, il fut fait prisonnier en Espagne.
2.	id.	Théophile, fils de Louis	id.		Fusilier au 111e, il fut blessé en Autriche.
3.	id.	Charles-Frédéric, fils de J.-Jacques		Mort	Grenadier au 61e, blessé près Hambourg, mort à l'hôpital de cette ville.
4.	id.	Jean-David, fils de J.-David . .		id.	
5.	id.	Louis-Philippe, fils d'Abram-Louis	id.		
6.	Conrad	Abram-Louis fils	id.		
7.	id.	Henri-Louis, son frère		id.	
8.	id.	Frédéric-Louis, fils de Louis . .	id.		Après avoir soutenu la retraite de Russie, il fut dirigé sur Würzbourg, avait pris part à plusieurs combats contre les assiégeants. Il est maintenant encore receveur au bureau de Miécourt très bien portant, bientôt octogénaire.
9.	id.	Louis, son frère		id.	
10.	Forchelet	Jonas-Pierre, fils d'Abram . .		id.	
11.	Jaquet	Louis-Aimé, fils de David-Louis		id.	
12.	id.	Frédéric-Louis, fils de Pierre-Louis		id.	
13.	id.	Henri-Louis, son frère	id.		Fusilier au 61e.
14.	id.	Abram-David, fils de Charles . .	id.		
15.	Junod	Pierre-Henri, fils de Jean-Pierre	id.		Blessé en Espagne, après pensionné.
16.	Naine	Jean-David fils	id.		Après avoir fait les campagnes d'Allemagne, d'Espagne et de Russie, il est octogénaire bien portant.
17.	Rollier	Abram-David, fils de Petermand	id.		Combattant à Austerlitz, nommé Grenadier au 61e, et ensuite blessé à Jéna.
18.	id.	J.-Jaques-Louis, son frère . . .	id.		Prisonnier par les Anglais, en Espagne.

19.	id.	Théophile, son frère	id.		
20.	id.	J.-Jaques-Louis, fils de J.-Jaques		id.	Dragon. Il a été tué par un boulet en Espagne.
21.	id.	Pierre-Frédéric, son frère . . .		id.	Il était soldat de la garde, mort à la bataille de Leipzig.
22.	id.	David-Louis, fils de Jean-Pierre	id.		
23.	id.	Pierre-Louis, fils de Pierre-Louis		id.	
24.	Sunier	Abram-Louis, fils d'Abram-Louis	id.		Pris à Leipzig, il fut conduit prisonnier en Autriche, où il passa l'hiver.
25.	id.	Abram-David, fils d'Abram-David		id.	
26.	id.	David-Louis, fils de David-Louis	id.		
		Deuxième classe			
27.	Botteron	Jean-Pierre, fils de Jean-Pierre .			Remplacé par un étranger à la commune.
28.	id.	Frédéric-Aimé, fils d'Abram-Frédéric			id.
29.	id.	Jean-Jaques, fils de Jean . . .			id.
30.	id.	Frédéric-Louis, fils de Louis . .			id.
31.	id.	Pierre-David, son frère			id.
32.	id.	Joseph, fils de Joseph			id.
33.	Matthieu	Jean-Jaques, fils de Jean-Jaques			id.
34.	Naine	Louis-Théophile, fils d'Abram-David			id.
35.	id.	Abram-David, son frère			id.
36.	Rollier	J.-Jaques-Louis, fils de Jean-David			id.
37.	id.	Jean-Pierre, fils de Jean-Pierre .			id.
38.	id.	Jean-Frédéric, fils de Jean-Frédéric			id.
39.	Sunier	Jean-Jaques, fils de Jean-David .			id.
40.	id.	Jean-David, fils de Jean-David .			id.
41.	id.	Abram-Louis, fils d'Abram-Louis			Remplacé par Frédéric-Alphonse Rollier de Nods.
42.	id.	Louis-Aimé, son frère			Remplacé par un étranger.
		Troisième classe			
43.	Botteron	Charles-Louis, fils de Joseph . .	Rentré		Remplaçait un M. Schafter à Moutier.
44.	Rollier	Frédéric-Alphonse, fils de J.-Pierre	id.		Grenadier au 61e. Il fut blessé à Jéna, après obtint son congé.
45.	Sunier	Jean-Fréderic, fils de Pierre-Henry		Mort	Remplaçait un monsieur du Vallon de St-Imier ou de la Ferrière.

Nous disons donc que des 45 ci-dessus nommés, 12 sont morts, 17 sont revenus et 16 ont été remplacés.
(Communiqué par M. Ariste Rollier, fabricant de boîtes à Bienne.)